

La dispute sur le sel et le fer

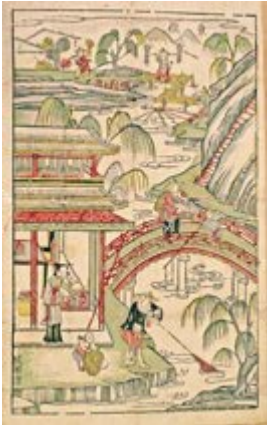
Présenté par Raphaël Berland, sur le blog Black Marianne (téléchargé le 22 déc. 2013)

INTRODUCTION PAR RAPHAËL BERLAND.....	2
L'ETAT, SOURCE DU GOUVERNEMENT OU DE LA DEPRAVATION.....	4
Le fond du d...at. 疫.....	4
Le monopole soutient la Grande Muraille.	4
La force aveugle des armes. 疫.....	5
Les ...anges, clefs de l'...onomie. 疫.....	5
Le profit, corrupteur du peuple. 疫.....	5
Les ...anges, bien-...e du peuple. 疫.....	6
seigneur cupide, peuple voleur. 疫.....	6
La r...ulation par les transports.	6
Un Office de trafiquants.	7
LES BIENS DE LA TERRE ET LES MIRAGES DU PROFIT.....	7
L' agriculture, seule priorit... ..	8
Autres moyens de l'abondance.....	8
Co...uses babioles.....	9
Tirer parti d'autrui.....	9
La sp...ulation et le chaos.....	10
LE TRAVAIL ET LE SAVOIR-FAIRE.....	10
La fortune des villes.....	10
L'...argne et le travail.	10
L'univers fait circuler les biens.	11
Le tournis des produits exotiques.	11
N...essit... du profit.	12
Des logements plut... que des tapis.	12
UNE MORALE QUI CHANGE COMME CHANGE LA MONNAIE.....	13
Le souverain distributeur.....	13
La peine et le salaire.....	13
Morale et soci... ..	14
La pratique du troc.	14
L'...tat et la monnaie.....	15
Les faux monnayeurs.....	15
QUI SONT LES RICHESSES DES MONTAGNES ET DES MERS ?.....	16
Le monarque et les clans.....	16
L'exemple du tr...e.....	16
L'...tat est un garant.....	17
L'outil du paysan.....	17
Le monopole, antidote des privil...es.....	17
Assez du r...ne des barons !.....	18
Assez de discours !.....	19
Cessez vos guerres.....	19
LE POIDS DES BRANCHES FLORISSANTES.....	20
...chec aux trafiquants.....	20
Des nu...s de marchands.....	20
Noblesse oblige.....	21
N...otisme n'est pas noblesse.....	21
LE GOUVERNEMENT ET LE TALENT.....	22
Les affres du pouvoir.....	22
Un artiste introuvable.....	22

INTRODUCTION PAR RAPHAËL BERLAND

Aujourd'hui, à défaut de revue de presse économique, nous vous présentons un texte classique chinois, datant du premier siècle avant Jésus-Christ, présenté par Raphaël Berland du blog [Black Marianne](#), **La dispute sur le sel et le fer**.

Le texte que je reproduis ici n'est pas de moi, l'original est en chinois et a été traduit par Delphine Baudry-Weulersse, Jean Levi et Pierre Baudry. L'introduction à ce texte que je vous propose est tiré de la préface de Georges Walter.



Un prodigieux document sur l'art de gouverner. Porté au rang des classiques chinois, le texte que nous vous présentons n'est autre que la transcription des répliques échangées en 81 avant Jésus-Christ au cours d'une espèce de Conseil des ministres. Avec cette différence qu'aux membres du gouvernement fait face un groupe d'opposants, que ces perturbateurs, venus de toute la Chine, ont été invités à dire leur façon de penser et qu'ils le feront en égaux, avec autant de précision que de pompe et sans le moindre ménagement. C'est en vertu d'une tradition déjà bien établie que, cette année-là, le jeune empereur Tchao, successeur du plus grand souverain de la dynastie des Han, l'empereur Wou, vient de convoquer dans son palais un groupe de soixante notables comprenant des lettrés et des sages afin que, face aux ministres, ils suscitent un débat contradictoire sur les affaires de l'Empire. Le monopole du sel et du fer, décrété quarante ans plus tôt comme moyen de renflouer le trésor épuisé par

la guerre contre les Huns et quelques autres barbares, sera le point de départ de la discussion ou, comme nous le dirions, la question à l'ordre du jour. L'occasion, en vérité, d'une controverse générale dont les couteaux sont aiguisés de part et d'autre. On parle ici deux langages apparemment inconciliables. Du côté du gouvernement, celui de l'École des lois, avec des hommes pour qui les nécessités de la guerre, les besoins du trésor et les mécanismes du profit n'ont que faire des considérations morales et des maximes de sagesse antique brandies par leurs censeurs. Auprès du Premier ministre, présent mais muet, le Grand Secrétaire, Sang Hongyang, blanchi sous le harnais de l'État et fervent zéléteur des théories légistes, sera leur fougueux porte-parole. De l'autre côté, où l'on tient le langage de Confucius, voici des lettrés qui doivent leurs titres à leur connaissance des rites et des livres, sanctionnée par des examens, et des sages désignés par la renommée de leur vertu. Au total, soixante confucéens de choc, intraitables sur des principes longtemps combattus mais sur le point de triompher. L'affrontement se déroule à Chan-g'an, dans la cité impériale, au centre de la grande salle d'audience du palais de l'Ouest, dans un décor de jade, de corail et de guirlandes. Pendant tout ce temps, assis à l'écart, un lettré attentif et muet trempe dans un encrier son pinceau et couvre de notes des lattes de bambou. Vingt ans après, le confucéen Heng Kouan rédigera le dialogue sur dix liasses de bambou et le divisera en soixante chapitres, ajoutant, à la manière du Journal officiel, de discrètes indications scéniques. C'est miracle que la « dispute orangeuse », qui a traversé près de vingt siècles, restituée, avec sa tension théâtrale et son rythme de joute rituelle, l'intonation même des acteurs et jusqu'à leurs haussements de sourcils. Mais il ne lui suffit pas d'éclairer la Chine de son temps comme celle d'aujourd'hui. Force nous est de constater que son propos est plus actuel qu'exotique, plus moderne que vénérable et, somme toute, aussi français que chinois. Que les Chinois discutaient, en 81 avant Jésus-Christ, du prix des mandarines et de la pénurie de logements ; qu'ils se demandaient si les inconvénients du progrès ne font pas payer trop cher ses avantages ; que les ministres se plaignaient de leurs frais de représentation ; que nos politiciens occidentaux n'utilisent pas moins allègrement que leurs devanciers célestes les deux grands ingrédients du discours politique, à savoir le bon sens et la mauvaise foi. Si le Yantie lun n'était qu'un exposé des théories légistes et confucéennes ou, comme on l'a dit, un affrontement entre modernistes et réformistes ou encore entre gestionnaires et idéologues, s'il ne nous parlait que de la gabelle et de la nationalisation des mines de fer, sa lecture, du moins pour le grand nombre, serait passablement rébarbative. Or ce texte, qui charrie l'amoncellement de la vie, qui en répand les couleurs et même les odeurs, ne tire pas sa fraîcheur singulière de ses fleurs de rhétorique mais de la violence de sa réalité.

L'ETAT, SOURCE DU GOUVERNEMENT OU DE LA DEPRAVATION

Le fond du débat. ¶

LES LETTRÉS. - Nul ne peut ignorer que si l'on veut gouverner les hommes et susciter les vertus civiques, il importe avant tout de réprimer l'esprit de lucre pour exalter le sens moral. Qu'il n'est pas d'autre moyen de mettre un frein à la licence et de transformer les mentalités. Aujourd'hui, par le monopole du sel et du fer, par la régie des alcools et par le système de régulation des prix, l'État s'ingénie à faire des bénéfices comme un simple particulier, ruinant du même coup la rusticité antique et encourageant la cupidité générale. Comme conséquence, on voit diminuer le nombre de ceux qui s'adonnent aux activités fondamentales et proliférer les activités secondaires. Or l'accessoire nuit au principal : la dépravation est proportionnelle à l'importance des secteurs parasitaires. Les biens abondent quand le peuple travaille : qu'il se relâche et le pays souffre du froid et de la faim. Nous désirons que soit mis un terme au monopole du fer et du sel, à la régie d'État sur les alcools et au système de régulation des prix. L'intérêt de la nation exige que soient développées les activités de première nécessité au détriment des autres, c'est-à-dire que l'on s'attache à accroître les revenus de l'agriculture, seule activité fondamentale.¶

Le monopole soutient la Grande Muraille.

LE GRAND SECRETAIRE. - Chacun sait que les Huns se sont révoltés et refusent de faire leur soumission. Qu'ils pillent sans relâche les régions frontalières. Qu'on ne pourra mettre fin à leurs exactions qu'en demandant un effort supplémentaire à nos soldats et non en restant les bras croisés. Feu l'empereur, compatissant aux malheurs endurés par ses sujets des confins de l'Empire souvent captifs des hordes barbares, fortifia les points stratégiques, construisit des tours de guet, établit des cantonnements militaires. Mais, comme le Trésor ne pouvait subvenir aux dépenses, force fut de décréter le monopole du sel et du fer et la régie des alcools et d'établir le système de régulation des prix. Ces mesures, qui seules ont permis, en multipliant les rentrées, de faire face aux dépenses exigées par la défense des frontières, aujourd'hui les lettrés veulent les abolir. Ce qui reviendrait à vider les coffres de l'État et à priver de toute défense les régions menacées. On voit mal comment on pourrait, dans ces conditions, empêcher nos soldats qui montent la garde sur la Grande Muraille de mourir de froid et de faim. Supprimer les monopoles d'État porterait un coup fatal à la nation.¶Le vrai conquérant n'a pas besoin de guerroyer.

LES LETTRÉS. - Confucius a dit : « La sous-population et la pauvreté sont moins funestes que l'inégalité ou l'agitation sociale. » C'est pourquoi un dirigeant, qu'il soit empereur, feudataire ou grand officier ne recherche ni la richesse ni le profit : pour éduquer le peuple et se l'attacher, il cultive le sens civique et la vertu. Les habitants des régions proches lui sont dévoués corps et âme et ceux des régions lointaines se soumettent dans l'allégresse. Car le vrai conquérant n'a pas besoin de faire la guerre ; le grand général n'a pas besoin de mettre ses troupes en campagne ni l'habile stratège de livrer bataille. Le souverain qui règne par la bonté n'a pas d'ennemi sous le ciel. Qu'est-il besoin de dépenses militaires ?¶Nécessité de châtier les Huns. ¶

LE GRAND SECRETAIRE. - Les Huns pervers et impudents se sont permis de franchir nos frontières et portent la guerre jusqu'au cœur du pays, massacrant la population et nos officiers des marches, ne respectant plus aucune autorité. Voilà longtemps qu'ils méritent un châtement exemplaire. Au spectacle de son peuple privé de paix, de ses officiers par monts et par vaux, l'empereur dans son immense bonté, se lamente. Déjà, nos soldats ont revêtu leur cuirasse et saisi leur lance pour refouler l'ennemi. Dans les circonstances actuelles, il serait criminel de vouloir mettre un terme au monopole du fer et du sel et de saper notre stratégie sous prétexte que ces messieurs trouvent excessives les dépenses militaires et n'ont cure de la tragique situation des frontières.¶

La force aveugle des armes. ¶

LES LETTRÉS. - Jadis, quand on estimait la persuasion en méprisant la force, Confucius disait : « Si les peuples des confins refusent de se soumettre, qu'on les attire par la vertu civilisatrice. C'est quand ils seront attirés que l'on pourra les pacifier. » Aujourd'hui, ne vous fiant qu'à la force aveugle des armes, vous avez levé

des troupes, établi des colonies militaires. Cette armée, sur le pied de guerre en permanence, exige d'incessantes expéditions de fourrage et de matériel. Nos soldats sont stationnés hâves et grelottants aux marches de l'Empire tandis qu'à l'intérieur du pays le peuple se tue à la tâche. Même si le monopole du sel et du fer a représenté, dans un premier temps, une mesure utile, à long terme il ne peut être que néfaste. Voilà pourquoi nous réclamons sa suppression. \

Les échanges, clefs de l'économie. \

LE GRAND SECRETAIRE. - Jadis, les fondateurs de principautés encourageaient à la fois l'agriculture et l'industrie, tout en favorisant la circulation des marchandises. Les marchés, en permettant de satisfaire en un même lieu toutes les demandes, attiraient les hommes et les produits. S'étant procuré ce dont ils avaient besoin, paysans, marchands et artisans se séparaient après leurs échanges. Le **Livre des mutations** dit : « En généralisant les transformations, ils ont facilité la vie du peuple. » Sans artisans qui les fabriquent, il n'y aurait pas d'outils pour l'agriculture et ce serait la baisse de la production céréalière ; sans marchands qui les distribuent, les objets de luxe disparaîtraient et ce serait l'appauvrissement du trésor. Les monopoles du sel et du fer, la régie des alcools ainsi que le système de régulation des prix n'ont d'autre but que de régler les échanges et le trafic commercial. Les abolir serait une catastrophe pour l'économie. \

Le profit, corrupteur du peuple. \

LES LETTRÉS. - Guidé par la vertu, le peuple reste honnête ; stimulé par l'appât du gain, il se corrompt. Lao-tseu (Sage et philosophe contemporain de Confucius (Ve siècle avant Jésus-Christ), auteur du Livre de la voie et de la vertu -Tao-te King-, père du taoïsme) a dit : « Un pays n'est jamais aussi pauvre que lorsqu'il paraît déborder de richesses. » Non que celles-ci soient trop abondantes, mais parce que la multitude des convoitises affole le peuple. Un roi sage donne le pas à l'agriculture sur toute autre activité. Par les rites et l'équité, il modère les désirs du peuple et s'applique à faire produire en abondance les haricots et les châtaignes. L'activité des marchands et des artisans n'est pas du ressort d'un gouvernement digne de ce nom. \

Les échanges, bien-être du peuple. \

LE GRAND SECRETAIRE. - Le **Kouan-tseu** a dit : « Si dans un État qui possède des plaines fertiles, le peuple ne mange pas à sa faim, c'est que la production des outils est insuffisante. Si dans un pays aux ressources naturelles importantes, le peuple manque de richesse, c'est que le commerce et l'artisanat sont mal organisés. » Le cinabre, la laque et les étendards du Sseu-tch'ouan, les peaux et les ivoires de la région du moyen Yang-tseu, les bois de construction et les flèches de bambou de Kiang-nan, les poissons, le sel, les pelisses et les feutres de Yan et de Ts'i, la laque, la soie, la toile de Yan et de Yi zhou sont des produits indispensables au bien-être des citoyens. Il faut des artisans pour les travailler, des marchands pour les faire circuler. Les sages de jadis ont inventé les bateaux et les rames pour traverser les rivières ; ils ont domestiqué le bœuf et le cheval pour voyager sur la terre ferme, afin qu'on puisse se rendre dans les régions les plus reculées et échanger les produits pour le plus grand bien de l'humanité. L'empereur précédent avait créé des mines et des fonderies d'État pour répondre aux exigences de l'agriculture, il avait institué un bureau de régulation des prix pour subvenir aux besoins du peuple. Toutes ces mesures ont été favorablement accueillies par l'ensemble de la population qui en tire le plus grand profit. Les supprimer causerait de graves préjudices à l'État. \

À seigneur cupide, peuple voleur. \

LES LETTRÉS. - Si le peuple d'un pays prospère ne mange pas à sa faim, c'est que le commerce et l'artisanat sont florissants tandis que la production de base est négligée. Si un pays possède d'importantes ressources naturelles et que son peuple manque de richesse, c'est qu'on délaisse les produits d'usage courant pour se gaver de biens superflus. Même un fleuve ne saurait remplir une coupe percée, même une montagne ne pourrait arrêter un torrent. Si **l'empereur Chouen** a enfoui son or, si **l'empereur Kao** a interdit aux marchands d'occuper une charge de fonctionnaire, c'était afin de prohiber l'esprit de lucre et de préserver l'antique simplicité des mœurs. On dit bien : « Quand les seigneurs convoitent la richesse, leurs grands officiers sont

après, quand les grands officiers sont âpres, les simples gentilshommes sont cupides, quand les gentilshommes sont cupides, le menu peuple est voleur. » Ouvrir les vannes du profit, c'est inciter le peuple au crime !\

La régulation par les transports.

LE GRAND SECRETAIRE. - Dans les temps anciens, tous les seigneurs envoyaient en tribut les produits de leur pays. Mais par suite de la complication des transports, de grandes quantités de marchandises, détériorées, ne valaient plus le prix qu'on les payait. C'est pourquoi on créa un office des transports chargé de l'acheminement des marchandises dans chaque province, facilitant ainsi la circulation des tributs venus des contrées lointaines. C'est ce que l'on appela l'Office de régulation des prix par les transports. On créa aussi, à la capitale, une commission spéciale pour s'occuper du trafic des marchandises. Cet organisme achetait quand les prix baissaient et revendait à la hausse, cela afin d'empêcher l'État de perdre de l'argent et les marchands de spéculer. C'est ce qu'on appela l'Office régulateur. L'Office régulateur assure le plein-emploi, le système de régulation des prix permet de répartir équitablement le travail. Ces deux institutions sont bénéfiques. Je ne vois pas en quoi elles « ouvrent les vannes du profit et incitent le peuple au crime ».\

Un Office de trafiquants.

LES LETTRÉS. - Jadis, on établissait l'impôt sur la production propre à chacun. Les paysans payaient en grains et les femmes en tissus. À présent, on réclame aux gens ce qu'ils ne possèdent pas. De sorte que le peuple est obligé de vendre à vil prix ses produits pour satisfaire aux exigences de l'Etat. Dans certaines commanderies, où l'on demande aux paysans de tisser de la toile et de la soie, les petits fonctionnaires leur font toutes sortes de tracasseries pour acheter leurs produits. Pour obtenir une juste évaluation des prix, les paysans doivent verser des pots-de-vin, si bien que le peuple est doublement taxé. Voilà ce qu'est le système de régularisation des prix par les transports. Les fonctionnaires prospèrent, les riches marchands accaparent tous les produits en attendant une crise sur le marché. Les prix grimpent vertigineusement. Avec la flambée des prix, voilà les marchands qui revendent à la hausse pour leur plus grand bénéfice et les fonctionnaires corrompus qui ferment les yeux. Serait-ce là votre Office régulateur ? Jadis, la régulation des marchandises servait à obtenir une juste répartition du travail et à faciliter l'acheminement de l'impôt. Elle ne servait assurément pas à l'enrichissement de certains par des trafics sans scrupules !



LES BIENS DE LA TERRE ET LES MIRAGES DU PROFIT

Le souverain prévoit la pénurie.

LE GRAND SECRÉTAIRE. - Un sage monarque a la haute main sur toutes les ressources naturelles de son pays, il tient fermement la balance du commerce et veille à ce que chaque chose soit faite en son temps. Il contrôle son peuple en gérant l'économie. Dans les années de bonnes récoltes, il stocke en prévision des disettes. Dans les années de vaches maigres, libérant marchandises et monnaies, il écoule les surplus afin de lutter contre la pénurie. Quand **l'empereur Yu** affronta les inondations et **l'empereur Tang** la sécheresse, leurs sujets, réduits à la dernière extrémité, s'entraidaient pour ne pas périr de froid et de faim. Alors Yu et Tang fondirent de la monnaie, l'un avec le métal du mont Li, l'autre avec le cuivre du mont Zhuang et secoururent la multitude. L'Empire loua leur bonté.

Naguère, la crise financière empêcha de payer leur solde à nos troupes, tandis que, des inondations ayant ravagé les régions orientales, les provinces de Ts'i et de Tchao connurent une terrible famine. Mais les réserves accumulées dans les magasins impériaux par le système de régulation des prix permirent à la fois de payer les soldats et de venir en aide aux habitants des zones sinistrées. Les biens collectés par le système de régulation des prix et les richesses amassées dans les magasins d'État ne doivent pas entrer dans le circuit commercial ni répondre à des dépenses strictement militaires ; ils permettent, tout au contraire, d'aider ceux qui sont dans le besoin et de lutter contre les calamités naturelles.

L'agriculture, seule priorité.

LES LETTRÉS. - La vérité, c'est que sous le règne des sages souverains le peuple s'adonnait corps et âme aux travaux agricoles sans rechigner à l'ouvrage. En trois ans de labours, les excédents égalaient la récolte d'une année ; au bout de neuf ans, celle de trois. C'est ainsi que les souverains Yu et Tang se prémunirent contre l'inondation et la sécheresse et assurèrent la sécurité de leurs sujets.

Vous aurez beau monopoliser toutes les ressources du globe et inventer cent manières de tirer du profit : faute de défricher les terres incultes et de cultiver correctement les champs, on ne pourra jamais assurer la subsistance du peuple. C'est pourquoi, dans l'Antiquité, on mettait toute son ardeur dans les activités fondamentales, et les plantations prospéraient. Les paysans, courbés sur leur charrue, avaient nourriture et vêtements en suffisance si bien qu'on pouvait supporter sans trop de dommage plusieurs mauvaises récoltes consécutives. Quand labour et semailles, tâches essentielles, ainsi que vêtement et nourriture, biens de première nécessité, sont assurés ensemble, alors le pays est prospère et son peuple heureux. Ou, comme le dit le **Livre des odes** : « Les cent maisons seront pleines, femmes et enfants seront dans la joie. »

Autres moyens de l'abondance.

LE GRAND SECRÉTAIRE. - On ne dirige pas une famille selon un seul principe, on n'enrichit pas un pays par un seul moyen. Si l'agriculture seule permettait aux hommes de subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs familles, l'empereur Chouen n'aurait pas été potier ni le ministre Yi Yin (Ministre exemplaire de **l'empereur Tang** maître queux. Celui qui est expert dans l'art de gouverner ne lâche pas l'essentiel pour l'accessoire ni la réalité pour l'illusion.

Les richesses naturelles de notre pays, les trésors obtenus par le système de la régulation des prix servent à contrôler l'économie et à tenir les princes feudataires sous notre coupe. L'or des rivières Ru et Han, les tissages et les soieries sont des trésors qui appâtent les pays étrangers et nous rendent maîtres de nos voisins, les Huns et les Tibétains. Nous grignotons les richesses de nos ennemis en échangeant avec eux une pièce de soie chinoise contre des marchandises qui valent des monceaux d'or. Mules, ânes et chameaux franchissent les passes en longues caravanes, alezans et chevaux pommelés viennent remplir nos haras ; marmottes, zibelines, renards, blaireaux, couvertures bariolées et tapis chamarrés s'entassent dans les magasins impériaux ; jades précieux, coraux, cristaux font maintenant partie de nos trésors. Les richesses des pays étrangers affluent chez nous, l'importation des marchandises étrangères nous procure l'abondance, et le peuple ne manque de rien puisque les bénéfices ne s'enfuient pas à l'étranger. Pour parler comme le Livre des odes : « Les cent maisons sont pleines, femmes et enfants sont dans la joie. »

Coûteuses babioles.

LES LETTRÉS. - Jadis, les marchands faisaient circuler les marchandises sans arrière-pensées et les artisans fixaient leurs prix sans chercher à ne tromper personne. Le gentilhomme pouvait se livrer de la même façon aux travaux des champs ou à la chasse et à la pêche.

Mais le commerce développe la duperie et l'artisanat, l'artifice. Ainsi naissent des ambitions démesurées et disparaît la vergogne. Les hommes peu scrupuleux deviennent franchement malhonnêtes et les hommes intègres peu scrupuleux. Le sage Yi Yin se réfugia à Hao quand **le tyran Kie** commença à remplir son palais de femmes et de musiciennes parées comme des chasses. Femmes et musiciennes conduisirent le tyran Kie à sa perte. Tout compte fait, les mules et les ânes sont moins utiles que les bœufs et les chevaux ; les zibelines, les étendards et les tapis moins précieux que la soie. Le corail et le jade sont extraits du mont Kun ; les perles, les cornes de rhinocéros, l'ivoire viennent de Guilin. Ces contrées sont à des milliers de milles de chez nous. Si on calcule le coût nécessaire pour produire de la soie ou des céréales et qu'on le compare avec les dépenses en matériel et en capital pour ces marchandises venues de l'étranger, une seule de ces babioles revient cent fois plus cher, et on paie plusieurs milliers de boisseaux de grain pour une poignée de ces produits.

Quand les grands aiment les curiosités, le goût pour les vêtements extravagants et dispendieux se propage dans le peuple. On s'entiche d'objets exotiques, et les richesses nationales vont remplir les coffres des pays

étrangers. Un prince n'attache pas de valeur au luxe inutile, et son peuple est économe ; il n'aime pas les objets exotiques ou étrangers, et son pays est prospère. La seule méthode de gouvernement consiste à user de ses biens avec parcimonie, à développer les activités fondamentales et à répartir les terres suivant le vieux système du champ communal.

Tirer parti d'autrui.

LE GRAND SECRÉTAIRE. - Si vous quittez la capitale pour voyager par monts et par vaux dans toutes les directions, à travers les commanderies et les principautés, vous ne trouverez pas une seule grande et belle ville qui ne soit percée de part en part de larges avenues, qui ne grouille de marchands et de négociants et qui ne regorge de toutes sortes de produits. Les sages savent mettre à profit les saisons, et les hommes habiles exploiter les richesses naturelles. L'homme supérieur sait tirer parti d'autrui ; l'homme médiocre ne sait se servir que de lui-même. Les marchands de Yuan, de Zhou, de Ts'i, de Lou qui circulent dans tout l'Empire ont réussi à amasser des dizaines de milliers d'écus en trafiquant. Comment l'agriculture suffirait-elle à enrichir le pays, et pourquoi le système du champ communal aurait-il, à lui seul, le privilège de procurer au peuple ce dont il a besoin ?

La spéculation et le chaos.

LES LETTRÉS. - Quand « les eaux débordées montèrent à l'assaut du ciel », Yu le Grand exécuta d'immenses travaux. Quand le fleuve Jaune sortit de son lit, la construction de la digue de Hsuanfang évita le désastre. Dans un monde en proie au chaos, on ne pense plus qu'à bâtir des fortunes par la spéculation. Sous le gouvernement parfait de la haute Antiquité, le peuple était simple, il s'adonnait à l'agriculture et vivait heureux avec des désirs modestes. En ces temps-là, les passants étaient rares sur les chemins et l'herbe croissait sur les places des marchés. Celui qui ne labourait pas ne pouvait pas remplir son estomac, celui qui ne tissait pas avec courage n'avait rien à se mettre sur le dos. Et malgré les désirs de la multitude, l'art des commerçants ou des artisans de Tao ou de Yuan ne pouvait s'exercer. De mémoire d'homme, on n'a jamais reçu sans avoir donné ni jamais connu le succès sans avoir payé de sa personne.



LE TRAVAIL ET LE SAVOIR-FAIRE

La fortune des villes.

LE GRAND SECRÉTAIRE. - Si les villes de Zhuo dans la principauté de Yan, Handan à Zhao, Wen à Wei, Ying à Han et Linzi à Ts'i, les cités de Wan et les deux Tchao à Sanchuan sont les plus opulentes et les plus renommées des capitales provinciales de l'Empire, ce n'est pas que leurs alentours soient particulièrement bien mis en valeur, mais c'est qu'elles sont situées à la croisée des chemins, et commandent les routes qui relient les grandes métropoles. La population s'accroît là où abondent les richesses, les familles prospèrent là où se trouvent les marchés. La richesse ne dépend pas du travail, mais du savoir-faire. La fortune d'une ville tient plus à sa position géographique qu'à son ardeur aux travaux agricoles.

L'épargne et le travail.

LES LETTRÉS. - Tchao et Tchongshan, situées au cœur du bassin du fleuve Jaune, sont au centre du réseau routier et commandent tous les axes de communication de l'Empire. Les marchands s'y croisent dans les avenues et les princes feudataires s'y rencontrent dans les venelles. Mais les habitants ne s'intéressent qu'aux futilités. Ils sont fastueux et n'ont cure des activités essentielles, si bien que les champs sont à l'abandon. Les hommes et les femmes sont frivoles et coquets ; ils n'ont même pas un panier de grains de réserve, mais n'en continuent pas moins à s'égosiller et à gratter de la guitare dans leur logis. C'est pourquoi il y a tant de pauvres et si peu de riches à Tch'ou et à Tchao. Par contre, dans les pays de Song, Wei, Han et Liang, où l'on sait l'importance des activités fondamentales et où l'on s'adonne à l'agriculture, il n'est pas, même dans le menu peuple, de famille qui ne soit prospère ni d'homme qui n'ait le nécessaire.

L'économie, et non la situation géographique, procure le bien-être. L'épargne et le travail sont dispensateurs de richesses, et non des officiers ou des instructeurs chargés de surveiller les paysans.

L'univers fait circuler les biens.

LE GRAND SECRÉTAIRE. - D'après la théorie des Cinq Éléments, le bois est l'élément de l'est, mais on trouve des monts riches en cuivre à Dan Zhang. Au sud correspond le feu, mais dans le pays des Vietnamiens coulent des rivières larges comme des océans. A l'ouest correspond le métal, toutefois c'est dans les provinces de Shu et de Long que poussent les forêts qui fournissent le bois de construction le plus réputé. Au nord correspond l'eau, et pourtant à Youdu s'étendent des déserts de sable. C'est ainsi que l'univers lui-même corrige les excès dans l'un et l'autre sens en répartissant et en faisant circuler les biens.

De nos jours, les bambous sont si touffus clans les régions de Wu et de Yue et les forêts si vastes à Sui et à Tang que leur exploitation dépasse largement les besoins locaux. Par contre, à Cao, à Wei, à Liang et à Song, on en est réduit à laisser les morts sans cercueils. Les poissons du fleuve Bleu et des grands lacs, les poissons-globes des régions de Lai et de Huang sont si nombreux qu'ils excèdent de loin la consommation de ces provinces, tandis qu'à Zou, à Lou, à Zhou et à Han, on ne mange que des légumes. Si le peuple est démuné quand les ressources de l'univers sont inépuisables et quand les monts et les mers recèlent d'immenses trésors, c'est la mauvaise répartition des richesses et leur circulation défectueuse qu'il faut incriminer.

Le tournis des produits exotiques.

LES LETTRÉS. - Jadis, les poutres des habitations étaient mal équarries, les toits étaient de chaume non taillé. On portait des habits de toile grossière et on mangeait dans des écuelles de terre. On fondait le métal pour forger des houes et on pétrissait la terre pour modeler des récipients. Les artisans ne s'essayaient pas à fabriquer des objets artistiques ou ingénieux. On n'appréciait pas les choses qui ne servaient à rien. Chacun se contentait de son chez-soi et des mœurs les plus simples. On trouvait succulente sa nourriture et commodes ses ustensiles. On n'éprouvait nul besoin d'échanger des produits exotiques ni d'acheter des jades de Kunshan.

De nos jours, les mœurs se sont dérégées, nos contemporains rivalisent de luxe et de dissipation. Les femmes tissent des toiles arachnéennes et les artisans sont d'une habileté diabolique. On n'apprécie plus que ce qui est délicat et contourné, on a la rage de sculpter les matériaux bruts ; on éventre les montagnes pour extraire des métaux précieux ; on plonge dans des gouffres sans fond pour dérober les perles ; on creuse des fosses pour prendre aux rhinocéros leurs cornes, aux éléphants leur ivoire ; on tend des filets pour arracher leurs plumes aux martins-pêcheurs. Les produits achetés aux sauvages étourdissent la Chine. Les richesses de Gong et de Zuo sont acheminées jusqu'à la côte est et on échange des marchandises à des milliers de kilomètres. Bref, on perd son temps et sa peine en de vains trafics. Aussi les hommes et les femmes du peuple n'ont-ils plus le cœur à l'ouvrage et les biens de première nécessité, nourriture et vêtements, viennent-ils à manquer. Un monarque avisé interdit les bénéfices excessifs, il restreint les dépenses somptuaires, de sorte que ses sujets retournent aux activités productives. Alors, les vivants ont de quoi vivre et les morts peuvent reposer dans des cercueils.

Nécessité du profit.

LE GRAND SECRÉTAIRE. - Jadis, il y avait une stricte réglementation de la taille des palais et de la somptuosité des parures et des équipages. Mais les textes sont muets sur les toits de chaume ou la décoration des poutres. Certes, le sage évite le luxe excessif, mais il stigmatise la parcimonie car elle conduit à l'étroitesse d'esprit. Jadis, Sun-shu Ao exerçait la charge de Premier ministre de Tch'ou. Sa femme ne portait pas de vêtements de soie et ses chevaux ne mangeaient pas d'avoine. Confucius exprima sa réprobation en ces termes : « Sa conduite n'est pas correcte, tant de parcimonie fait peser une trop lourde contrainte sur les inférieurs. » Le poème du Criquet dénonce les mêmes erreurs. Le Kouan-tseu a dit : « Que faire du bois de construction si les palais ne sont pas ouvragés ? Quadrupèdes et oiseaux pulluleront si les cuisines ne regorgent pas de nourriture. » L'agriculture n'a plus de raison d'être sans la recherche du profit ; et sans robes d'apparat richement brodées, les tisserandes se trouveraient au chômage. Les artisans, négociants, charpentiers et

ingénieurs répondent aux besoins de l'État et pourvoient la nation en ustensiles et machines qui lui sont nécessaires. Ils existent depuis toujours et continueront à exister. Confucius dit : « Les artisans demeurent au marché afin de bien faire leur métier. » Marchands et paysans échangent mutuellement leurs produits pour le plus grand bénéfice de l'agriculture et de l'artisanat. Ainsi, les marchandises circulent entre les habitants des montagnes, des marais, des jungles et des déserts afin que les biens soient répartis équitablement. Ceux qui possèdent en abondance un produit ne sont plus les seuls à en bénéficier et ceux qui en manquent n'en pâtissent plus. Si chacun vivait en autarcie, replié sur lui-même, on ne vendrait ni oranges ni mandarines, on n'exploiterait pas le sel de Juyan, on ne verrait sur les marchés ni bannières de laine ni tapis de feutre et les richesses forestières de Wu et de Tang seraient perdues.

Des logements plutôt que des tapis.

LES LETTRÉS. - **Mencius** a dit: « Si les travaux des champs sont accomplis à leur heure, on récoltera plus de grain qu'on n'en peut consommer ; si le chanvre est cultivé et le ver à soie élevé conformément aux saisons, on tissera plus de toile qu'il n'en faut pour se vêtir ; que sur les montagnes et dans les vallées la hache ne touche pas aux arbres en dehors des époques prescrites, on aura plus de bois qu'on n'en pourra employer ; qu'il soit interdit de chasser et de pêcher en dehors de la période convenable, on aura plus de gibier et de poissons qu'on n'en peut manger. »

Certes, quand on décore maisons et palais avec un luxe effréné, quand on élève des pavillons à étage et des belvédères, quand les charpentiers équarissent des troncs d'arbres pour qu'on en tire des objets minuscules, sculptant là des nuages, ici des montagnes, il n'est pas surprenant que le bois manque ! On quitte la terre pour s'adonner à des arts futiles. On ne fabrique plus que des objets baroques et chantournés. On grave, on incruste, on reproduit des figures animales ; il semble que l'on se soit fixé pour tâche d'épuiser toutes les formes possibles de la création. Et on s'étonne que le blé manque ! Quand les femmes déploient des prodiges d'habileté pour broder des étoffes d'une infinie délicatesse, il est naturel que la soie vienne à faire défaut. Quand les cuisiniers font fricasser des femelles encore pleines et se livrent à des préparations savantes, combinant toutes les saveurs possibles, il est naturel que la viande et le poisson deviennent rares. Nous ne devons pas déplorer à notre époque, que le nombre des animaux ne cesse de croître ou que les forêts soient sous-exploitées, mais plutôt que l'extravagance et la dissipation ne connaissent plus de frein. Ce n'est pas tant la pénurie d'oranges ou de tapis qui est à craindre, mais plutôt le manque de nourriture et de logements décents.

Comme le temps passe vite... Deux ans après le [précédent extrait](#), je vous livre aujourd'hui un passage du YANTIE LUN, aussi appelé "Dispute sur le Sel et le Fer". Pour ceux qui n'auraient pas suivi la série, voici [un lien vers la présentation](#) de ce prodigieux document chinois vieux de plus de 2 000 ans...

UNE MORALE QUI CHANGE COMME CHANGE LA MONNAIE

Le souverain distributeur.



LE GRAND SECRÉTAIRE. - L'instauration de la monnaie comme moyen universel d'échange ne procure plus aucun avantage à la population quand les spéculateurs accaparent les produits. Une bonne planification des activités agricoles n'empêche pas la nation de mourir de faim si les trafiquants accaparent les céréales. Étant donné qu'un homme habile peut gagner autant que cent personnes, alors qu'un naïf ne parvient même pas à faire rétribuer son travail, si le prince n'essaie pas d'atténuer les disparités ainsi créées, on va se battre pour faire fortune. Et voilà comment les uns amassent d'immenses réserves pendant que d'autres n'ont rien à manger. Quand les particuliers deviennent trop riches, l'État ne peut pas davantage les contrôler en leur offrant des postes de fonctionnaires que les tenir en

respect par la menace des châtiments. Il n'y a pas d'égalité sans une certaine redistribution des richesses. Aussi le souverain avisé sait-il accumuler le grain dans ses propres greniers et en régler l'usage : qu'il réduise les surplus et comble les déficits, qu'il empêche les profits excessifs et mette un frein à la spéculation et voilà ses sujets prospères.

La peine et le salaire.

LES LETTRÉS. - Jadis, on vénérât la vertu et méprisait le profit. On plaçait le sens moral plus haut que les biens matériels. Du temps des Trois Rois sages (Yu, Tang et Wou), des périodes de prospérité alternaient avec des époques de déclin. Ces princes n'en ont pas moins redonné son lustre à la civilisation et raffermi un pouvoir chancelant. La dynastie Hsia régna par le sens moral, la dynastie Yin par la déférence et la dynastie Tcheou par l'éducation. L'enseignement de leurs écoles, leurs rites, prônant les saines vertus de la déférence et de l'effacement de soi, ont brillé en leur temps d'un éclat suffisant pour qu'on les juge dignes d'être pris en considération. Par la suite, on a vu l'étiquette et le sens moral se relâcher et se corrompre les mœurs ; les gentilshommes qui remplissaient une fonction dans l'État tourner le dos à leurs devoirs pour se lancer à l'assaut de la fortune ; les plus gros manger les plus petits et chacun précipiter l'autre dans la chute. Ainsi s'édifièrent d'immenses fortunes tandis que la majorité du peuple vivait dans le dénuement le plus complet.

Jadis, chacun remplissait la tâche qui lui était impartie : les fonctionnaires ne se mêlaient pas d'agriculture et les cultivateurs ne s'adonnaient pas à la pêche. Portiers et veilleurs avaient des postes assurés et ne se livraient pas à ces trafics dont ils tirent de nos jours de substantiels bénéfices. Les malins et les sots obtenaient de leur peine un salaire égal. Personne ne nuisait à autrui ni ne cherchait à tout accaparer. Comme le dit le Livre des odes : « Il y avait des jeunes tiges qui n'étaient pas coupées et des gerbes qui n'étaient pas moissonnées ; les veuves, en glanant, y trouvaient avantage. »

Morale et société.

LE GRAND SECRÉTAIRE. - Les rois Tang et Wen ont régné après une période de déclin et l'avènement des Han a mis un terme à une phase de décadence. Des formes de société policée succèdent à la rusticité antique. Il ne s'agit pas là d'un changement accidentel et fâcheux dans les coutumes, mais d'une loi historique qui veut que, lorsque certains usages tombent en désuétude, ils soient remplacés par de nouvelles institutions. Il ne faut pas y voir le goût du changement pour le changement, mais l'unique moyen de corriger les abus et de mettre un terme à la dégénérescence. La morale se transforme avec la société comme la monnaie change avec les temps. En guise de monnaie, les empereurs de la dynastie des Hsia utilisaient les cauris noirs (petits coquillages) et, les Tcheou, les pierres pourpres. Ultérieurement, on vit apparaître les pièces de métal en forme de couteau ou en forme de bêche. Toute chose décline après avoir atteint son apogée. Telle est la loi cyclique de l'existence. C'est pourquoi, si l'État n'impose pas une stricte réglementation des ressources naturelles, ses administrés risquent de lui disputer les bénéfices qu'il en retire, de même que, s'il n'interdit pas la fonte des monnaies aux particuliers, on risque de confondre la mauvaise monnaie avec la bonne. Enfin, des parvenus se ruinent en prodigalités et une plèbe appâtée par le gain ne pense qu'à tondre son semblable.

La pratique du troc.

LES LETTRÉS. - Jadis, il y avait des marchés, mais l'usage de la monnaie était inconnu. On ne pratiquait que le troc, et le commerce se limitait à l'échange : de la soie contre du chanvre, par exemple. Ensuite apparurent les écailles de tortue, les cauris, puis la monnaie métallique. Les changements de monnaie conduisirent le peuple à la fourberie. Seul le retour à la simplicité des premiers âges éliminera le mensonge et seule la restauration des anciens rites mettra un terme aux excès. Successeurs de périodes troublées, Tang et Wen n'en ont pas moins réformé les mœurs et les lois et fait resplendir la civilisation des Yin et des Tcheou. Mais les Han, qui viennent après une époque d'avilissement, n'ont rien modifié des habitudes de leurs aînés ; réaliser des bénéfices et modifier la monnaie pour retourner aux activités essentielles nous paraît aussi vain que de vouloir éteindre un feu en y jetant de l'huile. Que les grands respectent les rites, et le peuple restera simple dans ses mœurs ; qu'ils recherchent le profit, et le vulgaire se fera tuer pour quelques sous.

L'État et la monnaie.

LE GRAND SECRÉTAIRE. - Du temps de l'empereur Wen de notre dynastie, les particuliers avaient le droit de frapper la monnaie et de bouillir le sel. Le prince du pays de Wu avait mis la main sur toutes les richesses naturelles tandis que la puissante famille de Deng Tong s'était assuré le monopole exclusif de l'exploitation des ressources minières dans les montagnes occidentales. Tous les vauriens de la côte est allèrent prêter leurs services au prince de Wu, tandis que les royaumes de Ts'in, de Yang, de Han et de Chou se plaçaient sous la protection de la famille Deng. La monnaie émise par Wu et par Deng infestait tout l'Empire. C'est pourquoi on proscrivit la fonte de monnaies privées. Sitôt après la mise en application du décret, on vit les faussaires disparaître comme par enchantement, les hommes du commun ne songèrent plus à faire fortune par des moyens illégaux et chacun reprit ses occupations. N'est-ce pas cela, revenir aux activités essentielles ? Que l'Empire soit unifié, le peuple sera fidèle à son prince ; que la monnaie soit émise par l'État, et les sujets seront confiants.

Les faux monnayeurs.

LES LETTRÉS. - Naguère, il y avait beaucoup de monnaies en circulation, les marchandises s'échangeaient et le peuple était heureux. Mais peu à peu on retira l'ancienne monnaie pour lui substituer des pièces faites d'un alliage d'étain et d'argent à effigie de dragon et de tortue. Cette nouvelle monnaie connut de nombreuses contrefaçons. On en fit une autre. Mais plus on modifiait la monnaie, plus le peuple devenait méfiant. Si bien qu'on a vu récemment les autorités retirer toutes les monnaies en circulation et confier le monopole de l'émission aux trois Offices régulateurs de l'économie. Ce qui n'a pas empêché des employés de l'administration et des artisans fondeurs de tirer parti des malfaçons dont ils se sont faits complices par la fabrication de pièces inégales en taille et en poids. Incapables de reconnaître les différences entre les pièces, les paysans se défient donc de la nouvelle monnaie, et préfèrent l'ancienne. Naturellement, les marchands en profitent. Ils troquent les mauvaises pièces contre les bonnes, ce qui revient à échanger un demi-sou contre deux francs. Qu'on achète ou qu'on vende, on est volé. Malgré les règlements sur la fabrication de la fausse monnaie, la proportion de bonne et de mauvaise monnaie ne varie pas. Or, si on supprime à nouveau les pièces, les biens cesseront de circuler et le consommateur en pâtira encore davantage. Les Annales des



printemps et des automnes (NDA : Chronique de la principauté de Lou, dont la compilation et la rédaction sont traditionnellement attribuées à Confucius) disent : « Tout projet qui ne

concerne pas jusqu'aux barbares ne mérite pas d'être pris en considération. » Voilà pourquoi un roi sage n'établit pas le monopole sur les ressources naturelles de son royaume pour en laisser la jouissance à ses sujets ; il n'interdit pas à son peuple de battre monnaie pour lui permettre d'échanger ses produits.

« Le Livre des odes fustige ceux qui, incapables de rien comprendre à la politique, n'ont que le mot de profit à la bouche. »

Les indignés de l'époque (les lettrés et les sages) sont à la cour de l'empereur pour exprimer leurs doléances. Le dialogue qui s'installe entre les deux parties est captivant, et nous rappelle souvent le décalage actuel entre le peuple et les élites.

Le passage relayé ici concerne précisément le monopole de l'empereur sur le sel et le fer, ressources captées dans les mers et les montagnes. Les sages et les lettrés réclament la suppression de ces monopoles. Voici leurs arguments, et les réponses de la cour, énoncées par le Grand Secrétaire :

À QUI SONT LES RICHESSES DES MONTAGNES ET DES MERS ?

Le monarque et les clans.

LE GRAND SECRÉTAIRE. - Un particulier cadenas ses trésors dans des coffres, pourquoi un monarque n'en userait-il pas de même avec les ressources des montagnes et des mers ? Les sources du pouvoir et du profit se trouvent enfouies au sein des montagnes ou au fond des lacs. Seules les familles les plus puissantes peuvent les exploiter. Pour reprendre le célèbre aphorisme : « Qu'une famille en ruine cent, que cent familles ruinent les princes et que les princes ruinent l'Empire, voilà ce que le souverain cherche à empêcher. » Si on laisse au peuple la bride sur le cou, si on lève le monopole sur les ressources minières, permettant ainsi à des clans puissants d'édifier des fortunes colossales et de donner libre cours à leur cupidité, des hommes sans foi ni loi risquent de s'associer sous leur direction, pour former des factions. Il deviendra chaque jour plus difficile de contenir les ambitions de ces tyranneaux. Partout surgiront des félons accapareurs.

L'exemple du trône.

LES LETTRÉS. - Un homme du peuple trouve ses richesses dans sa maison ; un prince les trouve dans sa principauté ; et l'empereur les enferme entre les quatre mers. Quand le Fils du Ciel, rendant visite à l'un des princes feudataires, gravit les degrés qui mènent à son palais, le vassal lui remet lui-même les clefs de ses appartements, il tient avec déférence les plaquettes de bambou et reçoit ses ordres pour montrer que le souverain est partout le maître. Voilà pourquoi un monarque ne ressent pas le besoin d'accumuler des réserves et abandonne ses richesses entre les mains de son peuple. Il se garde bien de commercer et veille à développer le sens moral de ses sujets. La clef du pouvoir ne gît pas dans les solitudes des montagnes ou dans les profondeurs marines, elle se trouve à la Cour, elle dépend de celui qui est assis sur le trône.

L'État est un garant.

LE GRAND SECRÉTAIRE. - La mainmise de l'État sur les richesses naturelles permet d'écartier tout danger de subversion. L'instauration d'un organisme de régulation du marché redonne confiance au peuple. L'unification des poids et des mesures lui permet d'obtenir ce qu'il désire. On peut envoyer au marché un enfant pas plus haut que trois pommes sans craindre qu'on le trompe. Voilà ce qu'aujourd'hui vous mettez en question. Les riches vont accaparer les marchandises et tirer tout le profit pour eux. Ils vont s'emparer des marchés et fixer les prix comme bon leur semble, les faisant monter ou baisser d'un mouvement des lèvres. Les bras croisés, ces gros négociants acquerront un surcroît de pouvoir. Le puissant sera favorisé au détriment du petit et les richesses de l'État tomberont entre les mains de brigands. N'est-ce pas là la cause de ce « qu'une famille en détruit cent autres » ?

L'outil du paysan.

LES LETTRÉS. - Les montagnes et les mers sont la source de toutes les richesses et les instruments aratoires de métal les compagnons fidèles des paysans : grâce à eux, ils livrent des combats victorieux, ouvrant de larges entailles dans les jachères. Quand les champs sont défrichés et labourés, les céréales peuvent mûrir.

Lorsqu'on ouvre les greniers de l'abondance, le peuple prospère, et quand le peuple prospère, le pays est florissant. Alors les rites se diffusent à travers la nation, et celle-ci agit conformément à la vertu et à la bienséance ; les marchands et les artisans restent honnêtes ; les hommes pleins de simplicité et de droiture préfèrent la coopération à la concurrence. Les hommes des pays de Ts'in, de Tch'ou, de Yan, de T'si, ne sont pas tous de la même vigueur, les terres de ces principautés sont de natures différentes, les unes sont dures, les autres meubles. Aussi la taille et la forme des instruments varient-elles selon les régions et les provinces et selon l'usage qui en est fait. Si l'État, par son monopole, réalise l'unification des instruments de fer, ils perdront de leur efficacité et de leur commodité. Les paysans éprouveront alors des difficultés pour labourer et pour défricher, et si les champs restent en jachère, le peuple connaîtra la pénurie.

Le monopole, antidote des privilèges.

LE GRAND SECRÉTAIRE. - Le principe du monopole du fer est très clair : les artisans réquisitionnés par l'État au titre de la corvée sont nourris et vêtus par l'administration en échange des instruments de fer qu'ils fondent pour elle. Ainsi, on peut produire beaucoup sans faire appel au peuple. Toutefois, il se peut que le peuple en ait parfois pâti, soit parce que certains fonctionnaires se sont laissé corrompre, soit parce que les ordonnances n'ont pas été respectées. Ce train de réformes ne visait pas seulement à renflouer les caisses de l'État en centralisant la production du sel et du fer, il tendait aussi à renforcer le secteur fondamental aux dépens des activités annexes, à dissoudre les diques et les coteries, à supprimer le gaspillage et les dépenses somptuaires et à mettre un terme à l'accaparement des richesses. Les ressources naturelles sont les joyaux de l'univers, elles reviennent de droit au Fils du Ciel, mais celui-ci en a généreusement cédé la gestion au ministre de l'Agriculture afin de venir en aide au peuple. Or des aventuriers ont cherché à mettre la main sur ces richesses et à faire fortune en exploitant le menu peuple. Un grand nombre de délibérations ont déjà eu lieu pour y mettre bon ordre. Outils et armes de fer sont des instruments indispensables à l'Empire. On ne peut confier leur fabrication à n'importe qui. Naguère, de grandes familles ont obtenu le droit d'extraire et de fondre le minerai. Elles ont pu, grâce à ces industries, étendre leur domination sur des armées d'ouvriers dont le nombre s'élevait jusqu'à mille. C'était le plus souvent des troupes d'hommes sans feu ni lieu qui, ayant abandonné la terre de leurs ancêtres, avaient cherché refuge auprès de ces potentats. Cachés au plus profond des montagnes ou au milieu de vastes marais, ils se livrent à toutes sortes d'exactions, essayant d'étendre et de renforcer le pouvoir de leurs bandes. Le plus bénin de leurs méfaits est déjà un fléau pour la nation.

Ouvrir plus largement les portes de l'administration aux hommes capables, choisir avec plus de soin les fonctionnaires appelés à de hautes responsabilités, voilà aujourd'hui notre devoir. Ce n'est pas la suppression des monopoles qui rendra la tranquillité au peuple.

Assez du règne des barons !



LES LETTRÉS. - Des mesures telles que les monopoles ne doivent être prises qu'à titre exceptionnel et ne sauraient constituer un modèle de gouvernement. Un prince éclairé dirige son pays et traite son peuple d'une autre manière. Vous devez aider notre souverain à mener à bien sa tâche en pratiquant la bienveillance et en développant le sens moral.

« Hélas ! Quels piètres législateurs, ils ne se règlent pas sur les anciennes coutumes, ils ne prennent pas exemple sur les principes éprouvés ; ils n'écoutent que les avis des hommes bornés. » C'est en ces termes que le Livre des odes fustige ceux qui, incapables de rien comprendre à la politique, n'ont que le mot de profit à la bouche.

Voilà plus de six ans que notre noble souverain est sur le trône et ses ministres ne lui ont encore demandé ni de supprimer les charges qui n'avaient plus de raison d'être, ni de renvoyer le personnel qui prônait une politique de profit pour l'État. Assez du règne des barons ! Le peuple a mis tous ses espoirs dans la personne de Sa Majesté. Celle-ci a montré de manière éclatante sa sagacité en demandant aux lettrés et aux sages des

différentes régions de l'Empire de venir par relais de poste dans la Grande Salle d'Audience pour discourir sur la politique. Nous avons exposé très clairement nos vues et nous avons proposé quelques mesures susceptibles d'apporter de grands avantages au pays. Mais les ministres font de longs discours sans arriver à aucune conclusion. Suivre leur avis ne reviendrait-il pas à lâcher la proie pour l'ombre ?

Assez de discours !

LE GRAND SECRÉTAIRE. - L'oisillon au creux du nid ne peut connaître l'étendue de l'univers, ni la grenouille au fond de son puits l'immensité des océans. Un couple de manants n'a aucune idée de la gestion des affaires de l'État et un marchand ambulancier n'imagine même pas le montant de la fortune du milliardaire Kidun.

L'empereur précédent, ayant mûrement soupesé la puissance militaire des barbares, en avait conclu que leurs armées étaient faibles, qu'il serait facile d'en venir à bout, et qu'on pouvait remporter un grand succès à peu de frais. Il profita d'un retournement d'alliances pour fondre sur eux et annexa de vastes territoires, depuis le littoral jusqu'aux montagnes à l'intérieur des terres. Au nord, il envahit les contrées situées à l'ouest du bassin du fleuve Jaune, s'enfonça profondément en pays ennemi et se tailla un passage en territoire Bun. Toutefois, sa tâche n'est pas encore achevée. Il faut la poursuivre. Celui qui nourrit de grands desseins ne s'embarrasse pas de détails et les meneurs d'hommes méprisent les atermoiements du vulgaire. Nous, les responsables du gouvernement, nous nous posons en continuateurs de l'œuvre accomplie par le précédent empereur. Fermement résolu à briser la rébellion des Huns et à capturer leur chef, nous n'avons pas de temps à perdre en discussions oiseuses, nous avons mieux à faire que de prêter l'oreille aux creux discours de confucéens rancis.

Cessez vos guerres.

LES LETTRÉS. - Les oisillons qui quittent leur nid risquent fort d'être happés par l'aigle ou l'épervier, et la grenouille en sautant hors de son trou d'être dévorée par les serpents et les rats. Des périls encore plus grands ne guettent-ils pas ceux qui, planant à des milliers de pieds, croient pouvoir s'ébattre orgueilleusement à travers l'univers ? Les rois Wen et Wu, après avoir reçu le mandat céleste, châtièrent des tyrans sanguinaires et rendirent la paix aux seigneurs, mais nous n'avons jamais entendu dire qu'ils cherchèrent à régner sur l'Empire pour réduire en esclavage quelques tribus barbares. Vos guerres incessantes lassent le peuple et vos campagnes prolongées sapent le moral des troupes. Voilà ce dont souffre le pays à l'heure actuelle, et voilà ce que déplorent les lettrés rancis.

« Vos vues sont peut-être profondes, mais les bénéficiers des grandes familles crèvent les yeux ; votre législation restrictive est sans doute subtile, mais la débauche de luxe des puissants, elle, se voit comme le nez au milieu de la figure. »⁸¹ avant J.-C. : les indignés de l'époque n'ont pas leur langue dans leur poche : ils fustigent le népotisme ambiant, et il faut reconnaître que l'Empereur et ses ministres prennent cher, par l'entremise du Grand Secrétaire qui les représentent... Voici le 6ème chapitre de la **Dispute sur le Sel et le Fer** (Yantie Lun).⁸²

LE POIDS DES BRANCHES FLORISSANTES

Échec aux trafiquants.



LE GRAND SECRÉTAIRE. - Quand on ne contient pas l'ambition des grandes familles, il en est comme des branches qui, devenues trop lourdes, finissent par casser le tronc. Des potentats prennent le contrôle des ressources naturelles et accaparent les bénéfices qu'on peut tirer de la pêche et des salines. Leur pouvoir leur soumet les foules et leurs largesses attirent les sympathies.

Aujourd'hui, les grandes zones économiques ne se limitent plus à un ou deux centres comme Yunmeng ou

Meng tchou. Les fonderies et les salines se trouvent situées la plupart du temps dans des régions d'accès malaisé. Des individus peu recommandables en profitent pour trafiquer entre mers et montagnes. Quelque grande sédition est à craindre, car rares sont ceux qui ne délaissent pas les travaux des champs, troublés par l'exemple de ces aventuriers enrichis par des procédés véreux. Naguère, les ministres de l'Agriculture et directeurs des Monopoles du sel et du fer ont adressé la requête suivante à l'empereur : « Nous voulons engager des gens du peuple qui bénéficient gratuitement des instruments de l'État afin qu'ils puissent extraire le sel. On pourra ainsi faire échec aux pratiques déshonnêtes. » Cela montre la profondeur de nos vues et la minutie de la législation restrictive.

Des nuées de marchands.

LES LETTRÉS. - Vos vues sont peut-être profondes, mais les bénéfices des grandes familles crèvent les yeux; votre législation restrictive est sans doute subtile, mais la débauche de luxe des puissants, elle, se voit comme le nez au milieu de la figure. Depuis qu'on a établi des organismes de régulation économique et développé les grandes industries de la métallurgie, ainsi que l'exploitation du sel et des pêcheries, on rencontre sur les routes des nuées de marchands dont les voitures se pressent essieux contre essieux. Ils bafouent le droit public, augmentent leur profit, accaparent les richesses naturelles, étendent leur mainmise sur les marchés. Maîtres des ressources de la vaste mer, ils tiennent l'État sous leur coupe. Vassaux redoutables, ils guettent le moment de renverser leur maître. Leur prestige éclipse celui des ministres d'État, leur fortune excède de loin celle des grands entrepreneurs de l'Antiquité. Leurs équipages usurpent les prérogatives des rois et des ducs, leurs palais outrepassent les normes fixées par la législation. Ils collectionnent villas et domaines. Leurs habitations empiètent sur les ruelles ; les allées couvertes de leurs jardins s'entrecroisent et s'enchevêtrent en un lacs inextricable afin de satisfaire leur goût de la promenade; ils creusent à grands frais des étangs et des lacs artificiels pour leurs parties fines. Ils pêchent au bord des gouffres, lancent leurs meutes contre les lièvres, rivalisent de faste ou de force, jouent à la balle, assistent à des combats de coqs ; de belles filles de Tchongshan font entendre de délicieux accents sur les balcons de leurs palais, tandis qu'en bas retentissent des roulements de tambours guerriers et que se déchaînent des danses échevelées. Leurs femmes portent des vêtements de soie fine, leurs servantes des tuniques de brocart. Leurs rejetons roulent en carrosses escortés de nombreux cavaliers. On les voit partout chassant à courre, au collet ou à l'arc. Aussi le laboureur délaisse-t-il sa charrue et néglige-t-il son ouvrage. Le peuple s'amollit et s'abandonne à la paresse. Pourquoi cela ? Parce que d'autres viennent lui prendre le fruit de son travail. On rivalise de prodigalités, l'extravagance ne connaît plus de bornes. Voilà pourquoi le peuple est chaque jour plus menteur et que si peu de gens consentent encore à se livrer à un travail honnête.

Noblesse oblige.

LE GRAND SECRÉTAIRE. - Branches florissantes sur un tronc puissant ; à poste élevé, salaire élevé ; à père vénérable, fils noble. Les commentaires des Annales ne disent-ils pas : « On sacrifie à toute rivière qui fertilise plus de mille lieues » ? Si on honore les rivières, pourquoi pas les fils et les femmes de ceux dont la vertu se répand sur tout l'Empire ? L'épouse de celui qui occupe une haute dignité à la Cour doit être respectée à la maison. Il était d'usage chez les anciens de donner aux richesses le nom de « belles choses ». « Le roi est semblable au commun des mortels ; seule la position qu'il occupe fait qu'il est ce qu'il est », a dit Mencius. Vouloir que ses descendants occupent un poste de ministre lorsqu'on est roturier fait penser à un boiteux qui voudrait sauter plus haut que Luji, le franchisseur de murailles, ou bien à un miséreux qui songerait à acheter un bijou de prix. N'est-ce pas nourrir une vaine chimère ?

Népotisme n'est pas noblesse.

LES LETTRÉS. - Ceux qui ne vivent pas du travail de leurs mains doivent se soucier de la peine de ceux qui les nourrissent et prendre sur eux leur fatigue. Qu'un homme n'accomplisse pas bien sa tâche ou qu'un seul fonctionnaire ne remplisse pas ses devoirs, voilà qui doit préoccuper les ministres. L'homme de bien s'applique à agir conformément à la morale, il ne songe pas à se réjouir de la position qu'il occupe. Il fait profiter les sages des appointements qu'il reçoit et n'en jouit pas égoïstement. Gongshu Ban fut un grand

politique et Wei Tch'eng un sage parce qu'ils distinguaient les hommes de talent et les faisaient profiter de leurs richesses. C'est parce que les Tcheou brillèrent par leur vertu que leurs descendants reçurent des fiefs et personne n'a jamais prétendu qu'ils les avaient eus par des intrigues. Si le duc de Tcheou (1) reçut un apanage, il le dut à ses mérites et non à sa cupidité. De nos jours, il n'en est plus ainsi. Partout règnent le népotisme et le favoritisme. Quand le père occupe une charge importante, les fils se croient tout permis. Que les maris aient une dignité importante à la Cour et les opinions de leurs femmes font la loi dans les salons. Quand on a la fortune d'un duc de Tcheou sans en avoir la vertu ou la prodigalité de Kouan Tch'ang sans en avoir les mérites, n'est-on pas un peu comme un boiteux qui voudrait courir ?

(1) Ministre du roi Cheng, deuxième souverain de la dynastie Tcheou. Modèle du prince parfait aux yeux de Confucius, il demanda aux dieux de le faire mourir à la place de son souverain et fut exaucé.

LE GOUVERNEMENT ET LE TALENT

Les affres du pouvoir.



LE GRAND SECRÉTAIRE. (piqué au vif, mais gardant toute sa morgue). - Ceux qui restent assis chez eux ne savent pas ce que c'est que de porter des charges sur le dos. Et ceux qui, sans être au gouvernement, donnent des avis ignorent les responsabilités qui pèsent sur les épaules des dirigeants.

Aujourd'hui, nous gérons toutes les provinces et les principautés de l'Empire. Nous devons recevoir les princes feudataires qui se pressent en foule à la Cour alors que l'Empire n'est pacifié ni à l'extérieur ni à l'intérieur ; nous éprouvons les affres du passeur surpris par la tempête au beau milieu du fleuve, nous en perdons le sommeil et l'appétit. Nous avons toujours quelque projet en tête, notre mémoire est encombrée par mille affaires en cours ; mais nos collaborateurs n'ont pas assez d'étoffe ni des conceptions politiques sérieuses pour nous proposer des réformes de structure. Aussi avons-nous mis tous nos espoirs en vous, comme en de nouveaux ducs de Tcheou. Alors que notre secrétariat d'État réglait les affaires courantes, nous nous sommes renseignés sur les hommes intègres de l'Empire et nous avons chaque année recruté des hommes de talent. Aujourd'hui, nous avons réuni soixante sages et lettrés de l'Empire, fêrus d'humanités classiques, esprits déliés et habiles orateurs, dans l'espoir que le secours de leurs lumières dissiperait les brumes de notre entendement. Qui eût pu croire que, nourrissant une foi aveugle dans le passé et une méfiance congénitale pour toute nouveauté, ils ne parleraient que de l'Antiquité sans chercher à comprendre leur époque ? Est-ce nous qui ne savons pas reconnaître un lettré quand nous en voyons un, ou bien n'est-ce pas plutôt vous qui trompez votre monde ? Ah, comme il est difficile de rencontrer de vrais sages !

À l'exception de Ni K'ouan, qui obtint un poste de Premier ministre pour ses travaux sur les Annales de la dynastie des Shang, tous les intellectuels promus à un haut rang dans l'administration, et dont j'ai entendu parler ou qu'il m'a été donné de voir, m'ont toujours paru bien médiocres en dépit du cas qu'on faisait d'eux ; je n'en ai connu aucun qui ait jamais pu résoudre les **difficultés** que l'Empire traversait ni mener à bien quelque entreprise.

Un artiste introuvable.

LES LETTRÉS. - Lorsque le maître charpentier Gongshu Ban travaillait une pièce de bois, il lui suffisait de régler son compas et son équerre pour que tenons et mortaises fussent parfaitement ajustés. Lorsque Shi Kouang jouait de la musique, il lui suffisait d'accorder les tuyaux sonores pour tirer des sons mélodieux de son instrument. Mais nos charpentiers modernes, incapables d'ajuster tenons et mortaises, s'en prennent au compas et à l'équerre. Nos musiciens, incapables d'harmonie, ne songent qu'à modifier la gamme. Voilà pourquoi les chevilles ne rentrent pas dans les trous qui leur sont destinés et pourquoi la musique moderne est cacophonique. L'artiste de génie est celui qui a parfaitement saisi tout le parti que l'on peut tirer de l'équerre et du compas ou des tuyaux sonores qui donnent la gamme ; l'artiste de second plan est celui qui suit la tradition sans jamais innover, mais sait reconnaître l'homme qui lui ouvrira des voies nouvelles. C'est ainsi qu'en

attendant ce maître, le Premier ministre Zhao (1) s'enivrait tous les jours et que le grand officier Ni refusait d'ouvrir la bouche. Qui est chargé des grandes affaires de l'État ne se laisse pas abattre par les événements sous peine de provoquer des désordres. Qui règle les affaires mineures ne doit jamais céder à la paresse, de crainte qu'elles n'aillent à la dérive. Les Annales des printemps et des automnes affirment : « Celui qui gouverne avec hauteur d'esprit peut devenir ministre, celui qui ne s'occupe que de détails restera toujours au bas de l'échelle. » Les ministres doivent propager la morale et les rites dans la population, tandis que leurs conseillers s'occupent de la gestion administrative, organisent les réunions, etc. Les Annales de la dynastie des Shang disent : « Quand les postes importants sont aux mains d'hommes hors du commun, les fonctionnaires sont diligents, les corps de métiers travaillent vite et bien, tout se fait dans l'harmonie. » On entendait par là que lorsque chacun est à sa place et que tous accomplissent leur tâche, l'administration fonctionne sans heurt, les travaux sont menés à leur terme, les clercs remplissent leurs fonctions, les grands officiers assument leurs responsabilités, les ministres supervisent et coordonnent. L'homme d'État qui s'entoure de collaborateurs capables obtient des résultats sans avoir à se fatiguer, tandis que celui qui veut tout faire lui-même provoque la gabegie et la faillite. Le duc Huan de Ts'i se fiait à Kouan Tchong comme à ses propres yeux et à ses propres oreilles. Aussi l'unique préoccupation d'un souverain sage est-elle de découvrir des hommes de talent à qui l'on peut donner carte blanche. Y a-t-il politique plus sûre ?

Lorsque Kouan Tchong occupait le poste de Premier ministre du pays de Ts'i, il était humble, compatissant et généreux. Les lettrés talentueux affluaient à la Cour et les hommes sages ou avisés se pressaient aux portes du palais. Confucius, qui resta toute sa vie un homme du peuple sans aucune fonction officielle, réunit autour de lui plus de soixante-dix disciples, ministres ou conseillers de princes. Quelle aurait été sa suite s'il avait pu traiter les gentilshommes de l'univers avec des appointements de grand dignitaire ! Or vous, qui occupez des postes de ministres et recevez des émoluments confortables, vous n'êtes même pas capables de vous attacher des êtres d'élite ; manqueriez-vous des qualités nécessaires pour les attirer ? L'empereur Yao promut Chouen : il le reçut chez lui et le prit pour gendre. Le duc Huan distingua Kouan Tchong : il l'hébergea et en fit son précepteur. L'un était Fils du Ciel et donna sa fille à un roturier ; il sut allier à sa maison des esprits hors pair ; l'autre était de sang noble et se choisit pour maître un plébéien ; il avait l'art de recevoir ses hôtes. Les sages allaient à eux sans réticence comme les ruisseaux vers la rivière. Or vous, qui ne savez pas recevoir ni traiter les lettrés comme Tchao de Yan, ni vous réjouir de la compagnie des sages comme dans le chant « Le Cerf brame » du Livre des odes, vous nourrissez les ambitions d'un Tsong Wen ou d'un Tseu Kiao. Vous écarterez les hommes de bien et jalousez leur talent. Vous glorifiez votre propre intelligence et rabaissez celle des autres, trop imbus de vous-mêmes pour demander conseil. Vous méprisez les lettrés et n'avez pas d'amis. Vous cherchez à impressionner les sages par les fonctions que vous exercez et à en imposer aux intellectuels par l'argent que vous gagnez. On comprend que, dans ces conditions, il vous soit difficile d'accepter des leçons des lettrés !

Le Grand Secrétaire, confondu, reste silencieux. Les lettrés et les sages poussent de longs soupirs.

1. Eunuque et ministre de Ts'in Che Houang Ti (le Premier Auguste Empereur) exécuté en 207 avant Jésus-Christ.